

## LE VOYAGE EN RUSSIE DE FRANCESCO ALGAROTTI : ENTRE RÉALITÉ ET FICTION LITTÉRAIRE

WALTER ZIDARIC

Francesco Algarotti (1712-1764) entreprend son voyage pour la Russie le 21 mai 1739, de Gravensend, sur l'estuaire de la Tamise, à bord du bateau anglais *The Augusta*, et arrive à Saint-Pétersbourg un mois plus tard, le 21 juin. Il voyage avec la délégation envoyée par le roi d'Angleterre Georges II, guidée par Lord Baltimore, qui devait le représenter lors du mariage d'Anna de Mecklemburg, nièce et héritière désignée de la tsarine Anna Ioannovna, avec le prince de Brunswick Anton Ulrich. Très célèbre dans toute l'Europe, grâce au succès de son ouvrage *Il newtonianismo per le dame* (Le Newtonianisme pour les dames), publié deux ans auparavant, Algarotti entreprend ce voyage convaincu, peut-être, par l'amitié qui le liait à Antiokh Kantemir, connu à Londres, et qui, entre 1732 et 1738, s'était consacré à l'amélioration des rapports entre l'Angleterre et la Russie <sup>1</sup>. La Russie fascine les Occidentaux depuis toujours, et le jeune intellectuel italien succombe donc à la tentation d'aller explorer ce pays, peu connu encore dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, et considéré comme barbare, et cette nouvelle capitale du nord de l'Europe. Il tient alors un journal où il relate ses impressions tout au long du voyage et de son séjour sur le sol russe. Cependant, ce journal de 1739 est aujourd'hui encore presque totalement inédit car Algarotti le ré-élabore entièrement par

---

1. Cf. W. Spaggiari, *Introduzione* [Introduction], in F. Algarotti, *Viaggi di Russia* [Voyages en Russie], sous la direction de William Spaggiari, Parme, Fondation Pietro Bembo / Ugo Guanda éditeur, 1991, p. IX.

trois fois, en vue de la publication, en 1760, 1763 et 1764, la version de 1764 étant la définitive, corrigée par l'écrivain lui-même peu avant sa mort. L'ouvrage connut un très large succès européen, mais fut réédité peu de fois au cours des siècles suivants. Il est enfin réapparu en 1991, dans une édition critique, sur laquelle nous fondons notre commentaire.

Nous commencerons par quelques considérations liminaires. En premier lieu, les quelques commentateurs qui se sont penchés sur cet ouvrage ont relevé de nombreuses différences entre le journal de 1739, dont le manuscrit se trouve à Londres, et les ré-élaborations suivantes <sup>2</sup>. En effet, vingt et un ans séparent le voyage réel, effectué par Algarotti, avec ses impressions prises sur le vif, de la première édition, longuement ré-élaborée, des *Viaggi di Russia* (Voyages en Russie) (1760) <sup>3</sup>. Cette dernière se révélant être, alors, la fiction littéraire d'un voyage, notamment par les modifications apportées par l'auteur répondant, en grande partie, au critère de l'actualité qui, vingt ans après, ne lui permettait plus de publier une sorte de reportage dont les protagonistes étaient presque tous morts et, qui plus est, dans des circonstances peu heureuses. Algarotti surveille donc de près les éditions successives de son ouvrage dans les années 1760, et modère les jugements ouvertement négatifs sur la société russe, et sur les instances civiles et militaires de ce pays, présents dans son journal de 1739. Vingt-et-un ans après son voyage la situation politique n'est plus la même en Europe, et la Russie d'Élisabeth Ière intéresse davantage les esprits occidentaux, sans oublier que cette tsarine prit position aux côtés de la France, de l'Autriche et de la Suède, contre l'Angleterre et la Prusse, lors de la Guerre de Sept Ans. En deuxième lieu, par son travail d'écriture, Algarotti transforme son journal originel en correspondance fictive (d'où la ré-élaboration littéraire), sous forme de huit lettres adressées à Lord John Hervey d'Ickworth, résidant à Londres, membre whig influent du parlement anglais de 1725 à 1733, et vice-chambellan du roi Georges II, qu'il avait connu par l'intermédiaire de Voltaire. Ces huit lettres, qui nous intéressent plus particulièrement, sont fictivement datées entre le 10 juin et le 30 août 1739. À celles-

---

2. Nous renvoyons à la très complète introduction de W. Spaggiari, *op. cit.*, p. IX-LVII.

3. Entre le voyage à Saint-Petersbourg et la rédaction définitive de son ouvrage, Algarotti passa une période à la cour de Prusse, car il était ami du roi Frédéric II, ensuite il resta quatre ans auprès du roi de Pologne (1742-46), puis il retourna en Prusse et, en 1753, il rentra en Italie. Vers 1759-60 il prit sa retraite à Bologne, puis s'installa à Pise, où il réorganisa ses écrits en vue de l'édition définitive de ses *Œuvres*, en 1762-65, par l'éditeur Marco Coltellini.

ci il ajoute, lors de l'édition de 1763, quatre lettres au contenu strictement géographique et scientifique, les datant de 1750, et les adresse, une fois de plus tout aussi fictivement, à l'érudit véronais Scipione Maffei, mort en 1755. En troisième lieu, le titre de *Viaggi di Russia* (alors qu'il ne fit qu'un seul voyage) est fort probablement à attribuer à l'éditeur Marco Coltellini qui publia l'ouvrage durant l'été 1764, dans le cinquième tome des *Œuvres* de l'écrivain, peu après sa mort.

Ainsi, de journal privé de voyage et de reportage sur l'actualité relatant les quelques semaines passées à Saint-Petersbourg entre réceptions et cérémonies officielles, vingt ans plus tard, l'ouvrage est transformé par Algarotti en une sorte d'essai en prose, très dense, savamment subdivisé en grands blocs – la politique étrangère, l'organisation militaire, les trafics commerciaux, l'ouverture de nouveaux marchés, et d'autres encore –, qu'il distille tout au long de la fiction épistolaire. Ce procédé de « littérisation » est aussi réalisé grâce aux nombreuses informations contenues dans d'autres ouvrages sur la Russie circulant à l'époque en Europe. Sous cette nouvelle forme l'ouvrage devenait donc plus facile à faire circuler une fois publié, et plus attrayant pour les capitales européennes et Londres, en particulier, en raison du destinataire fictif, Lord d'Ickworth, à qui sont adressées huit des douze lettres. D'ailleurs, un des premiers lecteurs des *Viaggi di Russia*, l'italien Giambattista Giorio, en parla comme d'une œuvre digne d'« occuper le bureau d'un ministre <sup>4</sup> ». La fortune durable et répandue en Europe de cet ouvrage, au XVIII<sup>e</sup> siècle, répond à plusieurs critères, parmi lesquels, notamment, son caractère hautement littéraire qui ressort, par ailleurs, au travers d'innombrables images et citations d'auteurs aussi bien anciens <sup>5</sup> que modernes (Homère, Horace, Ovide, Virgile, Jules César, Dante, Machiavel, Voltaire, pour n'en citer que quelques-uns) ; sans, toutefois, oublier la comparaison constante qu'Algarotti opère au fil de la rédaction définitive de son texte, entre l'histoire ancienne, romaine en particulier, avec des événements et des personnages précis, et l'histoire contemporaine. Il s'agit là d'une façon de procéder codifiée par Machiavel dans ses

---

4. W. Spaggiari, *op. cit.*, p. XV. Toutes les traductions sont de moi, sauf indication contraire.

5. Un exemple parmi tant d'autres est contenu dans la première lettre où Algarotti décrit une tempête marine affrontée durant le voyage. Le modèle de référence est, bien évidemment, l'*Enéide* de Virgile, livres I et III, sans oublier le récit des pérégrinations des exilés troyens. Il n'est pas anodin de rappeler qu'Algarotti, Vénitien de naissance, vécut presque toujours loin de sa ville.

écrits, *Il Principe* (Le Prince) et *I discorsi sopra la prima deca di Tito Livio* (Les discours sur la première décade de Tite Live), en particulier, dont Algarotti a une connaissance parfaite.

Que ressort-il de ce récit épistolaire ? Une érudition époustouflante et un savoir encyclopédique de la part d'Algarotti, touchant maints domaines, très différents les uns des autres, et répondant parfaitement aux exigences de l'époque des Lumières. De surcroît, il écrit dans une langue fort imagée <sup>6</sup>, ce qui rend son récit attrayant à plus d'un titre. Quant à la Russie, but premier de son voyage « réel », dans ce voyage « littéraire » et fictionnel elle s'insère pleinement au sein de l'Europe, aux côtés des autres nations civilisées grâce, tout d'abord et surtout, à l'œuvre réformatrice de Pierre le Grand, « nouveau Prométhée », pour reprendre une expression de Voltaire <sup>7</sup> qu'Algarotti emploie dans la lettre IV, mais aussi grâce aux tsarines qui lui ont succédé et qui ont poursuivi la même politique. Nous nous limiterons, donc, aux seules allusions visant la Russie, car le récit d'Algarotti est si riche qu'il ne peut être réduit en ces quelques pages.

Dans la première des huit lettres à Hervey il apparaît clairement que la délégation voyageant sur l'*Augusta* ne se rendait pas à Saint-Pétersbourg que pour représenter le roi Georges II, mais avait aussi un but scientifique. En effet, le bateau transportait un bon nombre de machines pour réaliser des expériences scientifiques, et « démontrer à toutes les Russies le poids de l'air, la force centrifuge, les lois du mouvement, l'électricité, les découvertes et les inventions de la Philosophie <sup>8</sup> ». Algarotti et ses compagnons de voyage vont donc apporter la science et la civilisation dans ce pays barbare qu'est la Russie, et il est même question de dispenser un cours de physique expérimentale à la tsarine Anna Ioannovna.

Une première allusion fugitive à la Russie intervient dans le récit lorsque l'auteur-voyageur décrit le trafic maritime intense dans la Baltique, juste au moment où il dit traverser le détroit qui sépare le Danemark de la Suède. Tout en constatant que dans ce bras de

---

6. Il suffit de citer le passage suivant, lorsqu'il décrit des navires transportant du charbon : « La chose la plus mémorable qui nous arriva à ce moment du voyage, fut de nous trouver presque au milieu d'une flotte de charbonniers qui naviguaient vers Newcastle. Quelle chose étrange qu'une flotte semblable ! Les navires sont tout noirs, les marins sont noirs, les voiles sont noires, tout est noir. On dirait la flotte de Satan » (*Viaggi di Russia*, cit., p. 6).

7. Voltaire, *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand*, in id., *Œuvres historiques*, éd. R. Pomeau, Paris, Gallimard, 1957, p. 323.

8. *Viaggi di Russia*, cit., p. 5.

mer on ne croise que très peu de navires russes, il glisse, cependant, dans son discours l'affirmation suivante concernant les Russes : « Tout comme les Américains il n'y a pas très longtemps, [les Russes] considéraient que l'art nautique était l'art d'un autre monde <sup>9</sup>. » Le référent temporel nous semble ici fondamental car il laisse entrepercevoir le basculement définitif de cette nation, encore arriérée peu de temps auparavant, vers la civilisation. Cette première allusion prépare le terrain (et par conséquent le lecteur) à une première incursion de la figure de Pierre le Grand dans la trame narrative. Ainsi, dans la lettre II, datée du 17 juin 1739, et écrite de Revel (Tallin), terre russe depuis une trentaine d'années, Algarotti rappelle que c'est dans ces eaux que ce tsar navigua en 1716, à l'époque de l'alliance contre la Suède. La longue digression qui suit sur la Suède et les Suédois, leurs trafics commerciaux par la mer, leur organisation militaire <sup>10</sup>, si, d'une part, elle révèle une véritable admiration de la part de l'Italien pour cette nation à la pointe de la civilisation, elle cache, d'autre part, en arrière-plan la victoire des Russes guidés par Pierre le Grand sur les Suédois. D'ailleurs, la lettre II fait entrer le lecteur dans le vif du sujet par l'énonciation de trois points majeurs, en faveur des Russes, concernant la peine de mort et les travaux forcés, le gouvernement qui régit cette région de Revel et les navires de guerre.

Le premier point est de loin le plus important, lorsqu'Algarotti affirme : « Plutôt que de pendre par le cou un individu condamné à être mis à mort, ici, tout comme en Égypte, on le condamne à travailler durant toute sa vie. » L'auteur s'inscrit, ainsi, admirablement dans le débat sur la peine de mort qui anima les esprits européens éclairés dans les années 1760, et dont l'ouvrage de Cesare Beccaria, *Dei delitti e delle pene* (Des délits et des peines), édité en même temps que les *Viaggi di Russia*, et, qui plus est, par le même éditeur, constitue l'aboutissement le plus accompli <sup>11</sup>. Intellectuel progressiste, Algarotti fait aussi preuve d'un pragmatisme certain lorsqu'il affirme que « ce qui serait réputé en Angleterre comme un exemple

---

9. *Ibid.*, p. 16.

10. « Les Suédois ont pris, entre autres, une belle mesure qui, en temps de paix, permet à un officier de la marine d'affréter un vaisseau marchand pour s'entraîner à la navigation, ce qui est tout à fait conforme à leur ancienne mesure prévoyant que les soldats enregistrés dans les rôles de l'armée travaillent et labourent la terre en temps de paix » (*ibid.*, p. 23).

11. Cf. C. Beccaria, *Dei delitti e delle pene* [Des délits et des peines], chapitre XXVIII. L'ouvrage, édité par Coltellini, parut au début juillet 1764, quelques jours seulement après la parution de l'ouvrage d'Algarotti.

trop horrible, n'est pas, sous un tel ciel, un châtement suffisant pour brider un peuple qui ignore même le nom de liberté, de cette Déesse céleste qui, d'après votre poète et ministre d'État, rend amènes et rians les déserts et les rochers des pays où elle daigne habiter <sup>12</sup> ». Ce qui pourrait choquer les Anglais, le peuple le plus civilisé et le plus libre, d'après Algarotti, n'apparaît pas du tout comme choquant observé d'un point de vue autre. Voilà un bel exemple de pragmatisme de la part de cet intellectuel vénitien qui semble reconnaître, implicitement, le droit de chaque pays d'adopter des lois qui lui sont propres, sans suivre aveuglément un modèle imposé.

Quant au gouvernement russe qui régit la province de Revel depuis la paix de Nystadt, en 1721, l'auteur ne tarit pas d'éloges à son sujet, car il a gardé ses promesses en permettant à la Livonie de conserver ses privilèges, c'est-à-dire qu'elle ne paie que très peu d'impôts aux Russes, qu'elle tire ses rentes principales de ses quelques possessions, qu'elle s'autogouverne grâce à ses propres lois, et que, tout en ayant sa propre armée, ne contribue pas aux guerres <sup>13</sup>. Malgré son enthousiasme et son pragmatisme, Algarotti reste, néanmoins, lucide et, bien qu'il utilise le terme de bonheur (*felicità* <sup>14</sup>), cher à l'époque des Lumières, pour décrire les conditions de vie dans cette province, il met en garde le lecteur lui faisant remarquer que cela ne concerne pas du tout les paysans, traités en esclaves tout comme en Pologne et dans le reste de la Russie.

S'approchant de Saint-Pétersbourg, l'écrivain commence, par petites touches, à faire allusion à la fondation de la ville. Le transfert du trafic commercial d'Arkhangelsk, dans la mer Blanche, vers la nouvelle capitale a, certes, permis le développement de la navigation dans le golfe de Finlande. Ce qui suppose un changement radical de la politique russe derrière lequel s'esquisse, une fois de plus, l'œuvre de Pierre le Grand. Ce dernier apparaît, ainsi, de droit, entièrement lié à la création de la ville, voulue par lui, et sous la plume d'Algarotti les jugements élogieux envers l'esprit rationnel et créateur de ce tsar, qui fit naître de toute pièce la marine russe, comme il fit pour sa capitale, augmentent clairement, et de façon savamment étudiée, au fil de la narration, au fur et à mesure que l'*Augusta* s'approche de Saint-Pétersbourg. Il suffit de citer l'étonnement de l'auteur devant les activités maritimes qu'il aperçoit en croisant l'île de Cronstadt, tout comme devant trois navires de

---

12. *Viaggi di Russia*, cit., p. 29-30. Le poète et ministre d'État est John Milton.

13. Cf. *ibid.*, p. 31-32.

14. *Ibid.*, p. 32.

guerre énormes et superbes, portant le nom de trois souverains, Anna, Catherine et Pierre, nous rappelant irrésistiblement les trois caravelles de Christophe Colomb, sorte de symbole de la volonté inébranlable des Russes, et surtout de celle du tsar car, bien qu'ils ne dirigent pas une nation maritime, ils essaient de pallier ces inconvénients et « forcent presque la nature <sup>15</sup> ». Le seul et unique point négatif aux yeux d'Algarotti étant que les navires et les bateaux pourrissent dans ces eaux trop douces, chose à laquelle on remédiera en creusant un canal de Saint-Pétersbourg à Peterhof, déjà imaginé, d'ailleurs, par le tsar.

L'enthousiasme d'Algarotti est révélé aussi par le rappel de l'antiquité romaine, qui donne lieu à des comparaisons particulièrement flatteuses pour les Russes, et les marins, notamment, lorsqu'il affirme que ces derniers sont d'aussi formidables rameurs que les Romains étaient d'excellents nageurs ; ou lorsqu'il compare la Neva à une voie triomphale, à une voie sacrée <sup>16</sup>, comme celle qui traverse le Forum Impérial à Rome.

L'arrivée tant attendue – et si bien préparée – dans la capitale russe, est enfin relatée dans la lettre IV, la première des trois qui seront écrites de Saint-Pétersbourg, et datée du 30 juin. On y retrouve la célèbre expression comparant la ville à une grande fenêtre ouverte sur l'Europe, qui dut tant plaire à Pouchkine, plus d'un demi-siècle plus tard, car il la réutilisa dans son poème *Miedni vsadnik* (Le Cavalier de bronze) (1833) : « Mais que vous dirai-je d'abord, et ensuite, de cette ville, de cette grande fenêtre, pour ainsi dire, ouverte depuis peu au Nord et par laquelle la Russie regarde en Europe <sup>17</sup> ? » L'image du tsar fondateur de la Russie « moderne » devient alors prépondérante à l'intérieur du récit, Pierre Ier demeurant un véritable *exemplum*, le héros d'une « pièce pleine d'instruction [...] et qui aurait dû être représentée en présence de tous les Rois de la terre <sup>18</sup> ».

Autre description célèbre d'Algarotti, cette fois-ci presque picturale, celle concernant la remontée de la Neva jusqu'à l'approche de la ville :

---

15. *Ibid.*, p. 45. L'expression est empruntée à Voltaire, dans *Histoire de l'empire de Russie et Histoire de Charles XII*. L'écrivain français l'utilisa pour caractériser toute l'œuvre de Pierre le Grand.

16. *Ibid.*, p. 56.

17. *Ibid.*, p. 55. Il s'agit d'une expression utilisée par Lord Baltimore, et rapportée par Frédéric II à l'époque où il était encore prince royal de Prusse.

18. *Ibid.*, p. 56.

« Après avoir vogué plusieurs heures, ne voyant rien d'autre autour de nous que de l'eau et cette forêt laide et silencieuse, voilà que le fleuve fait un virage ; et tout comme à l'Opéra, s'ouvre tout à coup devant nous la scène d'une ville impériale. Des édifices somptueux sur l'une et l'autre rive du fleuve, qui sont regroupés ensemble, des tours aux flèches dorées qui s'élèvent ici et là comme des pyramides ; des bateaux qui, avec leurs mâts et leurs drapeaux flottant dans le vent, créent un contraste avec les bâtiments et permettent de distinguer les masses du tableau <sup>19</sup>. »

Le talent littéraire de l'auteur atteint ici son apogée grâce à un procédé savant visant à créer, d'abord, le suspense pour exploser, ensuite, en une multitude de magnifiques détails comparables à un feu d'artifice. Le côté hautement théâtral de la ville, la référence non fortuite à une scène d'opéra ne font que rapprocher Saint-Pétersbourg de Venise, ville natale de l'auteur.

Les allusions au commerce, à l'importation et à l'exportation, le mènent, une fois de plus, à faire les éloges de l'œuvre de Pierre le Grand, plus attaché que ses successeurs aux choses concrètes. Ces derniers ont, en fait, développé le commerce de choses 'inutiles', c'est-à-dire des produits de luxe, bien qu'Algarotti dise, de façon très diplomatique, que la faute pourrait être imputée aux femmes ou à la bureaucratie allemande, ce terme désignant les étrangers dont l'impératrice Anna Ioannovna aimait s'entourer. Ces considérations sur le luxe inscrivent, de nouveau, l'auteur dans le vif du débat de l'*illuminismo* milanais, car elles rejoignent les idées propagées, à la même époque, par Carlo Sebastiano Franci et Pietro Verri, dans le périodique milanais *Il Caffè*, dirigé par ce dernier <sup>20</sup>. Le luxe, d'après eux, est utile lorsqu'il est produit par le pays même, car il contribue au développement de l'industrie, fait circuler l'argent, produit de la richesse. Par contre, s'il est produit à l'extérieur, à l'étranger, cela équivaut à la fuite de la richesse du pays et il faut, donc, des lois pour contenir ce genre de dépenses.

Dans la lettre V, datée du 6 juillet, Algarotti s'intéresse ensuite à l'organisation militaire des Russes, sans cacher son admiration pour leur force physique et leur caractère :

---

19. *Ibid.*, p. 57.

20. Cf. C.S. Franci, *Osservazioni sulla questione, se il commercio corrompa i costumi e la morale* [Observations sur la question de savoir si le commerce corrompt les mœurs et la morale], et P. Verri, « Considerazioni sul lusso » [Considérations sur le luxe], dans *Il Caffè, ossia brevi e vari discorsi distribuiti in fogli periodici*, sous la direction de S. Romagnoli, Milan, Feltrinelli, 1960. Une anthologie des textes les plus significatifs du périodique milanais se trouve aussi dans *Le Café (1764-1766)*, édition bilingue, présentée et annotée par R. Abbrugiati, Fontenay/Saint-Cloud, ENS éditions, 1997.

« Mais il est certain qu'aucun autre peuple ne semble plus idoine [...] pour la guerre que les Russes. La désertion est une chose qui leur est inconnue, et cela à cause de leur religion, dont on ne trouverait ni trace ni pratique chez les autres peuples. Ils sont de toute façon très patients dans les situations difficiles, ils ne connaissent pas la transpiration ou de maladies semblables dues aux changements climatiques <sup>21</sup> [...]. »

Toutefois, c'est l'endurance physique des Russes qui semble fasciner au plus haut degré cet homme originaire de l'Europe du sud, lorsqu'il affirme, quelques lignes plus loin :

« La coutume dans ce pays est de jeter des enfants d'une chambre chauffée, où on les a gardés pendant quelque temps, directement dans de l'eau froide ou dans la glace. Ainsi, ils deviennent endurants à la chaleur et au froid, et invulnérables aux changements des saisons, encore mieux qu'Achille ne l'était aux coups de lances et de flèches <sup>22</sup>. »

Ce trait quelque peu magique, renforcé par l'allusion au demi-dieu grec, est d'ailleurs corroboré un peu plus loin dans le récit par l'emploi du terme *fatatura* (enchantement). L'abnégation des soldats russes fait donc l'objet de toutes les louanges d'Algarotti (« la plupart du temps ils font abstinence, et tout en étant dispensés de faire le carême et les jeûnes, qui occupent plus de la moitié de l'année chez les Grecs, ils veulent tout de même jeûner »), qui, abordant un pareil domaine, a enfin recours à l'autorité, indiscutable en la matière, de Machiavel : « De tels soldats auraient fait l'affaire de Cromwell, dont on dit qu'il appliquait le jeûne à son armée lorsqu'elle manquait de vivres. Et si le Secrétaire Florentin trouvait, chez les Suisses, bien des mœurs antiques, il en aurait trouvé au moins autant chez les Russes, qui, en quelque sorte, font plus d'ombre à la grandeur de l'Empire Romain <sup>23</sup> ».

L'enthousiasme d'Algarotti semble ne plus s'arrêter, comme s'il voulait à tout prix mettre la Russie au même niveau, sous plusieurs aspects, que le reste de l'Europe. Ainsi, cette tendance à l'exagération prend le dessus, comme lorsqu'il loue les progrès accomplis par ce pays dans le domaine littéraire, ce qui le mène à affirmer que les Russes « sont devenus lettrés à l'égal de tous les autres pays <sup>24</sup> ».

La lettre VI, la dernière de Saint-Pétersbourg, datée du 13 juillet, tout en s'ouvrant sur une très belle image zoomorphe de la Russie, représentée comme « un grand ours blanc, dont les pattes

---

21. *Viaggi di Russia*, cit., p. 74-75.

22. *Ibid.*, p. 75.

23. *Ibid.*, p. 76.

24. *Ibid.*, p. 78.

postérieures sont plantées dans le littoral de la mer glaciale, et dont la queue y est immergée, tandis qu'il a posé son museau au sud vers la Turquie et la Perse, et avec ses pattes antérieures il s'allonge loin vers l'est et l'ouest <sup>25</sup> », est, en réalité, un véritable cours d'histoire politique sur ce pays, ses frontières, ses alliés de religion catholique ou orthodoxe, ses ennemis, les Turcs, en particulier, de religion musulmane. Algarotti prône, en effet, une sorte de *realpolitik* avant la lettre, nécessaire, par exemple, pour le maintien de la paix entre la Suède et la Russie, dont les guerres, comme il s'empresse de le rappeler, ont coûté près de deux cent mille morts. Pourtant, ce qui nous semble encore plus digne d'intérêt, est bien la conclusion de cette lettre où l'on peut lire le passage suivant :

« D'une façon générale, on pourrait rendre le commerce de la Russie plus utile au pays qu'il ne l'est, si seulement la Cour ne voulait pas garder le monopole de certains produits, et si les échanges étaient plus libres. Toutefois, très souvent la Cour n'a pas et ne peut avoir comme but le bien général du pays, et ici encore plus qu'ailleurs, où elle doit penser à conserver la majorité et l'autorité qu'elle a entre ses mains, sans qu'il y ait, éventuellement, libre consentement du Sénat et des Grands. Ainsi, le gouvernement doit être d'autant plus militaire, et *imperium armis acquisitum armis retinendum*, comme disait Irtius à Jules César <sup>26</sup>. »

À travers cette justification explicite de l'action autoritaire de la Cour russe, qui apparaît comme indispensable aux yeux d'Algarotti, ce dernier légitime, en réalité, tout pouvoir capable de tenir ensemble un pays et de se maintenir en place. Il est difficile, alors, d'imaginer qu'en écrivant cela l'auteur ne projetait pas ses profondes pensées quant à son Italie natale, pourtant encore bien loin, à cette époque-là, de toute unité politique.

Entre réalité et fiction littéraire, les *Viaggi di Russia* se révèlent un document précieux d'une époque en plein bouillonnement, aussi bien sur le plan économique qu'intellectuel ou social, et témoignent d'une ouverture et d'une curiosité d'esprit, dans une Europe sans frontières, qui ne peuvent que faire honneur, de nos jours encore, à son auteur.

*Université de Nantes,  
Département d'Italien*

---

25. *Ibid.*, p. 85.

26. *Ibid.*, p. 94 (« L'empire conquis par les armes doit être conservé par les armes », adaptation des *Historiae romanae* (Histoires romaines), II, 57, I, de Velleius Paterclus).